

Introduction

Jeudi 14 avril 2016, 21 heures 26. Un séisme précurseur de magnitude 6,5 se produisit à Kumamoto, au centre de l'île méridionale de Kyûshû. Les secousses furent puissantes dans un rayon de 60 kilomètres autour de l'épicentre. La petite ville de Mashiki fut la plus violemment touchée, puisque l'intensité sismique y atteignit le dixième et dernier palier de l'échelle japonaise. Autrement dit, il fut impossible de se tenir debout, des meubles furent projetés et des murs en béton s'effondrèrent. Une telle intensité avait été auparavant mesurée lors des séismes de l'Est du Japon en mars 2011, de Niigata en octobre 2004 et de Kôbe (Hanshin-Awaji) en janvier 1995.

Samedi 16 avril, 1 heure 25. Le séisme principal de magnitude 7,3 survint dans la même zone, à Kumamoto. Le degré d'intensité maximal fut mesuré dans deux localités : à Mashiki une nouvelle fois et dans le village de Nishihara. Les violentes secousses couvrirent cette fois une surface deux fois plus importante.

Ces séismes se transformèrent en catastrophe puisqu'ils engendrèrent des dommages très importants. Cinquante personnes perdirent la vie dans les secousses et 197 autres victimes décédèrent plus tard, indirectement. À ce bilan s'ajoutèrent plus de 2 700 blessés, dont près de 40 % graves [FDM 17a]. L'impact de ces séismes sur l'économie de Kumamoto fut estimé à 3 785 milliards de yens, soit plus de la moitié du PIB départemental [SAN 16b]. Les dégâts concernèrent surtout les habitations, plus de 8 600 maisons ayant été complètement détruites. L'annulation de centaines de milliers de nuitées mit à mal le tourisme et la production fut suspendue dans les secteurs de l'automobile, du matériel électronique ou encore de l'agroalimentaire. Des dégâts touchèrent également les infrastructures publiques, l'agriculture, les biens culturels, ainsi que les installations de traitement des déchets.

Un mot revenait souvent dans la bouche de responsables administratifs et de sinistrés : *sôteigai* (« hors supposition »). Autrement dit, cet événement révéla une nouvelle fois l'insuffisance de la préparation pour faire face à une catastrophe, une partie des gens pensant être à l'abri des phénomènes naturels. Cette situation avait par exemple déjà été

observée en janvier 1995 ainsi qu'en mars 2011, et le sera encore plus tard, en juillet 2017, lors des pluies diluviennes à Kyûshû qui firent au moins 37 morts [FDM 17b].

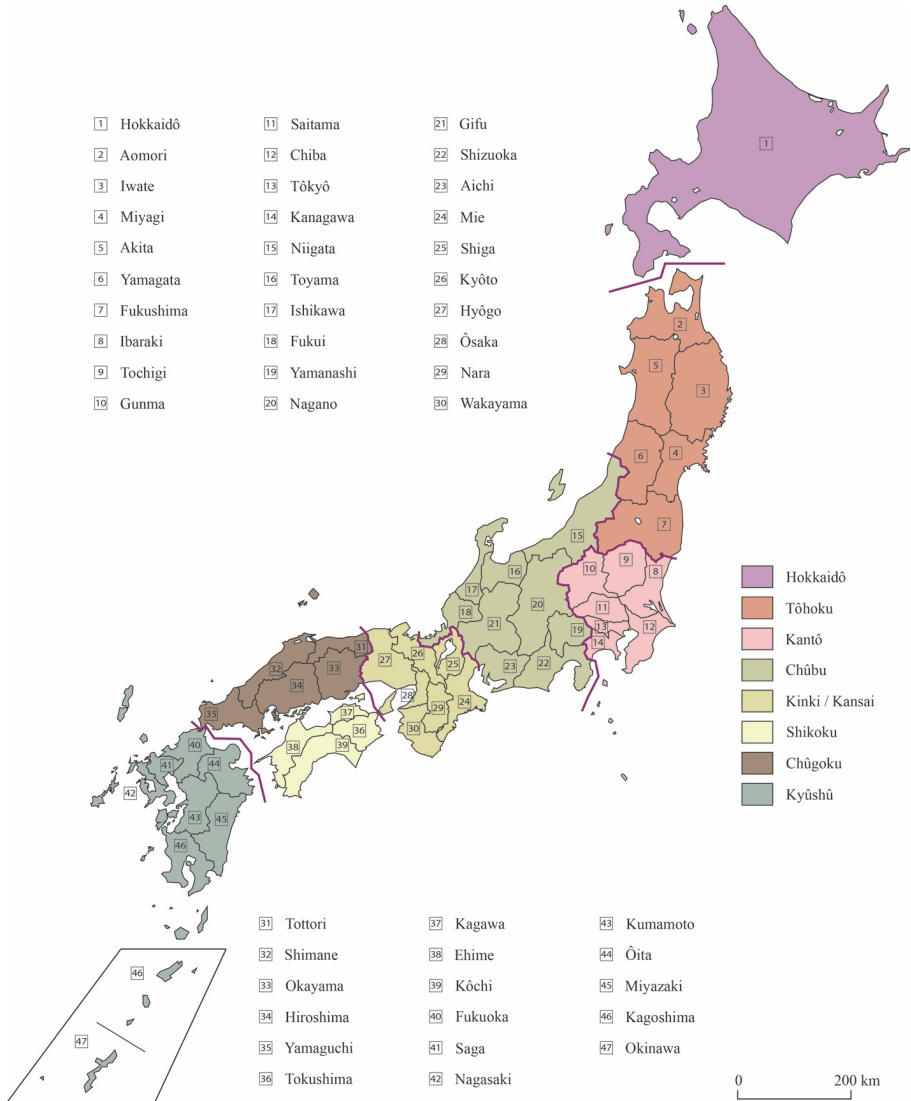


Figure I.1. Régions et départements japonais

La vie dans l'Archipel n'est pas un long fleuve tranquille pour ses 127 millions d'habitants, répartis sur 423 îles et principalement dans les plaines des quatre plus grandes : Hokkaidô, Honshû, Shikoku et Kyûshû, du nord au sud. Signe de la fré-

quence de phénomènes naturels majeurs et de l'importance de leurs conséquences au Japon, quatorze termes liés aux catastrophes figurent dans les classements annuels des dix mots et expressions marquants depuis 1990¹. Parmi eux, notons *kasairyû* (« nuée ardente ») en 1991, en référence à l'éruption meurtrière du mont Unzen-Fugendake, *anzen shinwa* (« mythe de la sécurité ») en 1995, suite au séisme dévastateur de Kôbe, ou encore 3.11 en 2011, indication du mois et du jour du séisme et du tsunami qui dévastèrent l'est du pays.

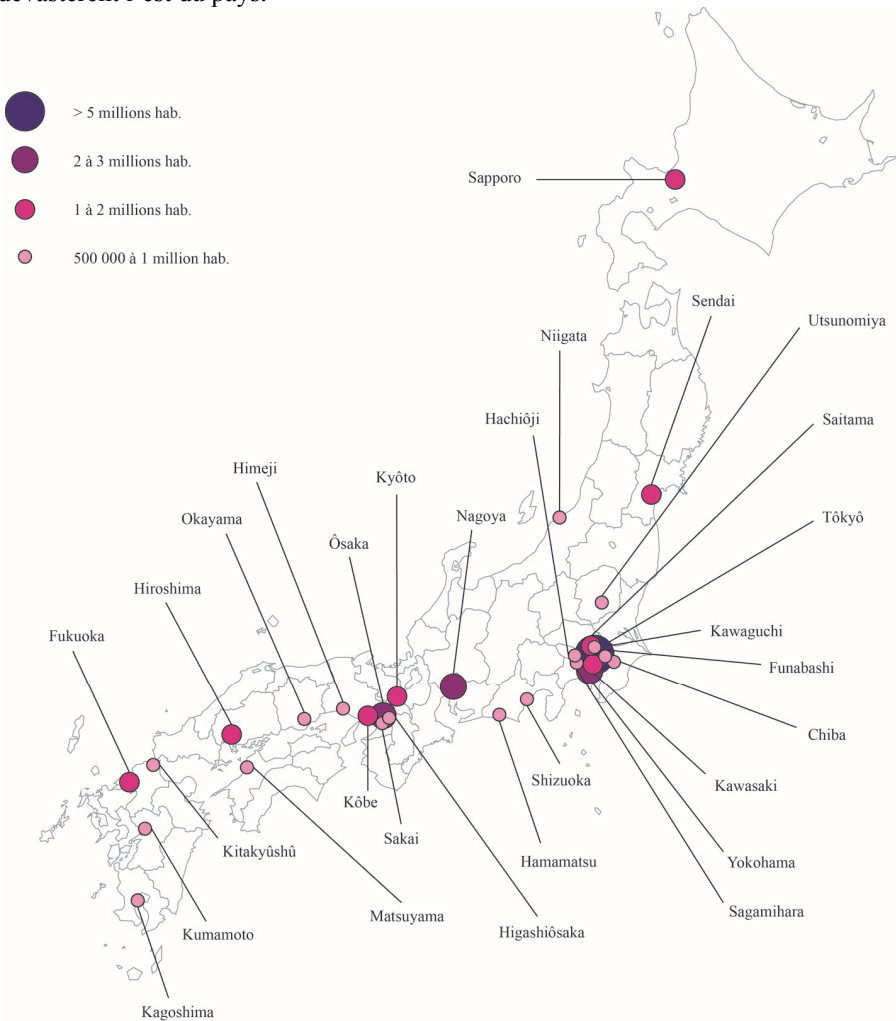


Figure I.2. Villes japonaises de plus de 500 000 habitants

1. Classement annuel établi en 1984 par la revue japonaise *The Encyclopedia of contemporary words*.

Les Japonais ont appris depuis des siècles à s'adapter et à se préparer à ces manifestations violentes de la nature, à tel point qu'ils semblent être aujourd'hui à la pointe en matière de prévention des risques et de gestion des catastrophes. Mais derrière cette image se cache une réalité plus nuancée. Il reste aujourd'hui au Japon, qui vivra malheureusement de nouvelles catastrophes, dont certaines majeures, à relever une série de défis pour limiter l'ampleur des dégâts à venir.